protégée du mal, mais au contraire mise essentiellement en rapport avec lui. On est donc loin ici de la manière dont la tradition religieuse a posé le problème du mal, en tentant de le localiser, à l'extérieur de l'homme, dans un principe diabolique.
Quelle est en effet, devons-nous nous demander, la fonction qu'occupe le diable dans l'ensemble de la tradition religieuse occidentale ? C'est, semble-t-il, de donner une place au mal, de le différencier radicalement par rapport au bien, d'un bien auquel il ne peut se mélanger et en lequel il ne peut pas non plus se convertir. Le diable en tant qu'entité distincte signifie que le mal n'est originellement ni en l'homme ni en dieu, qu'il est "autre" et qu'il peut donc être combattu et haï comme un autre. Nous donnons ainsi, dans la personne du diable, corps au mal qui fait pourtant partie de nous-mêmes. C'est là le ressort secret de tous les processus de diabolisation par lesquels nous nous donnons des ennemis à haïr, impliquant par là que la purification du mal est pour nous possible et que la contamination n'est donc pas inéluctable. Il y a là l'affirmation implicite que tout le mal est dans l'autre, et que si on élimine celui-ci, on élimine du même coup le mal. Ce qui menace alors ici, dans ce combat mené contre les forces du mal, contre "l'axe du mal", c'est en fait la pathologie, sous la forme de la paranoïa, une paranoïa qui repose sur une idéalisation excessive de soi destinée à conjurer l'angoisse qui accompagne la prise de conscience d'un mal qui est inhérent à nous-mêmes. On reconnaît sans peine ici le processus poussant à désigner des boucs émissaires, responsables de tous les maux d'un groupe. Mais c'est aussi ce qui forme la structure de nombre d'idéologies totalitaires ou intégristes, qui consistent à voir dans le mal quelque chose d'*étranger* (Green, 1988, 436 sq.). C'est ce que j'aimerais nommer, en un sens très général, xénophobie, en donnant à ce terme le sens fort de "haine" et non pas seulement de "peur" de l'étranger. Une de ses formes les plus courantes se rencontre dans le comportement de certains malades, qui rendent responsables de leurs maux tant physiques que psychiques non seulement les membres de leur famille, mais aussi leur entourage professionnel et jusqu'à leurs médecins eux-mêmes. Le rôle joué ici par cette localisation du mal en l'autre est sans nul doute le maintien de la cohésion même du moi, qui risque de se voir profondément altérée dans la maladie. Faut-il pour autant en conclure qu'un être qui ignorerait la haine ne parviendrait pas à se poser comme soi ? On retrouve ici l'idée, chère à Hegel, d'une nécessité de l'opposition et de la lutte à mort pour la constitution de soi. "Écraser l'infâme", "Désigner l'immonde" : c'est par ce geste, nous l'avons vu récemment, que peut se constituer, au moins provisoirement, une communauté : la haine appelle la haine en retour, comme l'a bien vu Sartre, et elle est finalement, de manière paradoxale, un facteur de cohésion du groupe.
Cela peut nous amener à penser que ce n'est peut-être pas vers la haine qu'il faut se tourner si l'on cherche un phénomène et une conduite proprement pathologiques. Ce n'est d'ailleurs pas non plus vers le sadisme, lequel, comme nous l'avons vu, concerne dans l'autre ce que celui-ci a de profondément humain, à savoir sa liberté.